

Potomac devront vider dans un temps plus ou moins rapproché, et qui leur coûte à chaenne \$2,000,000 par jour.

Pendant que l'Eglise romaine semble dépourvue de sa puissance, abandonnée par l'Europe et prête à devenir la proie de la Révolution, voilà que le Czar, plein d'inquiétude, propose au Saint-Siège des accommodements qu'on eût crus impossibles il y a six semaines. Le Pape et son gouvernement, dans les négociations, se sont montrés d'une force et d'une énergie égales à l'apparence de leur faiblesse. Ils n'ont rien cédé, et parce qu'ils n'ont rien cédé de ce que la conscience défendait d'accorder, ils ont obtenu. Dès que le Saint-Père a reçu la proposition d'approuver le choix de M. Felinski pour l'archevêché vacant de Varsovie, il a réuni un consistoire secret et a préconisé cet ecclésiastique, qui lui était d'ailleurs connu par sa piété et par ses grandes qualités de cœur et d'esprit.

Le consistoire a été tenu après la messe de l'Épiphanie, non point, comme à l'ordinaire, dans la salle consistoriale, mais dans la salle du Trône. Le Saint-Père n'a point prononcé d'allocution latine. Il a dit quelques mots en Italien touchant la circonstance. Il s'est réjoui, dans l'espérance de voir la liberté rendue à l'Eglise catholique en Pologne. Il a ajouté qu'en se rendant avec empressement au désir manifesté par le Czar de placer M. Felinski sur le trône archiepiscopal de Varsovie, en tenant exprès et dans des formes extraordinaires un consistoire secret, il espérait que le Czar en tiendrait compte, se départirait de ses rigueurs envers la Pologne malheureuse, et rendrait justice aux victimes des derniers événements. Il est facile de voir combien la sagesse pontificale avait été illuminée en adressant au défunt archevêque de Varsovie la lettre qui a produit une si vive impression dans toute l'Europe, et combien les résistances du gouvernement pontifical aux prétentions des agents de la Russie avaient eu un mobile élevé.

La nomination de Mgr. Felinski à l'archevêché de Varsovie a été accueillie comme une espérance pour les malheureux catholiques de l'empire des Czars, et aussi, il faut bien le dire, comme un gage donné à la Pologne, si cruellement persécutée. L'empereur Alexandre songe-t-il à renouer sincèrement des relations avec le Saint-Siège ? Le bruit a couru qu'un nonce apostolique résiderait en Russie. Voilà quatre-vingts ans que les czars refusent de recevoir un nonce chez eux. Et cependant il y a à Rome un ministre de Russie. Si les relations se rétablissent sur le pied d'égalité entre le Saint-Siège et la Russie, on ne peut qu'en attendre un grand bien. Désormais, du moins, la voix des fidèles n'arrivera plus au Saint-Père par le truchement de fonctionnaires schismatiques. Rome travaille plus activement que jamais à la réunion des Eglises orientales. Peut-être la gloire

de l'avenir sera-t-elle attachée à cette réunion, qui compenserait les défections dont l'Eglise est menacée dans certaines parties de l'Occident. Le jour où l'Eglise catholique sera libre en Russie, bien des préjugés tomberont, bien des rapprochements deviendront possibles. Ce but, le Saint-Siège le poursuit avec une ardeur qui, depuis la séparation des Eglises-d'Orient, ne s'est jamais démentie. Aujourd'hui, les princes peuvent comprendre que l'Eglise catholique n'est pas l'ennemie de l'ordre social et qu'elle en est le plus ferme appui.

Nos lecteurs connaissent M. E. About par la triste réputation que s'est acquise cet écrivain dans une brochure intitulée—*La question Romaine*—où les choses les plus saintes du catholicisme sont indignement tournées en ridicule : M. About est encore l'auteur de plusieurs livres peu lus aujourd'hui. Il a été successivement le chroniqueur du *Moniteur*, de la *Revue des Deux-Mondes*, de l'*Opinion Nationale*, et vient de laisser le *Constitutionnel* à son deuxième courrier. Ayant dû quelque succès à l'originalité de son style, qui avait paru aux uns étincelant, aux autres trop haché, M. About essaya la scène et fit quelques pièces qui furent autant de chutes.

Obstiné comme sont les gens qui se flattent d'exceller précisément dans ce qu'ils savent le moins, et enhardi par le bruit de scandale et d'impiété que sa brochure contre le Souverain Pontife avait soulevé, M. About a de nouveau tenté le théâtre en faisant jouer à l'Odéon une pièce intitulée—*Gaëtana*.

Mal lui en a pris. Sifflée à chaque reprise, *Gaëtana* a dû disparaître de l'affiche. Personne n'a voulu l'entendre, et afin qu'il fût bien constaté que cette étrange et formidable opposition s'adressait non pas au drame qu'à la personne même de l'écrivain, la jeunesse des écoles, à la sortie du théâtre, s'est dirigée vers la demeure de l'auteur et lui a presque battu un charivari. Il ne suffit donc pas, M. About, d'avoir honni, conspué et vilipendé ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes pour avoir droit à la sympathie d'un certain public échevelé. C'est par là que vous croyiez tenir votre popularité, et voilà que d'un coup tout vous échappe.

Encore une pièce à joindre à son théâtre impossible. Toutes les pièces de M. About eut eu le pire destin : la pudique censure a écarté les unes, et le public s'obstine à repousser les autres.

Il y a dans cette double chute d'un écrivain voué à la continuation de l'œuvre de Voltaire un enseignement pour tous ceux qui seraient portés à croire à la durée et à la vérité des triomphes obtenus en flattant les mauvaises passions de la multitude. Le meilleur succès, la plus belle victoire sera toujours le contentement d'une âme honnête, la satisfaction intime d'un cœur qui a rempli un devoir et servi la cause du bon, du beau, du bien. Les unes sont éphémères ; le moins